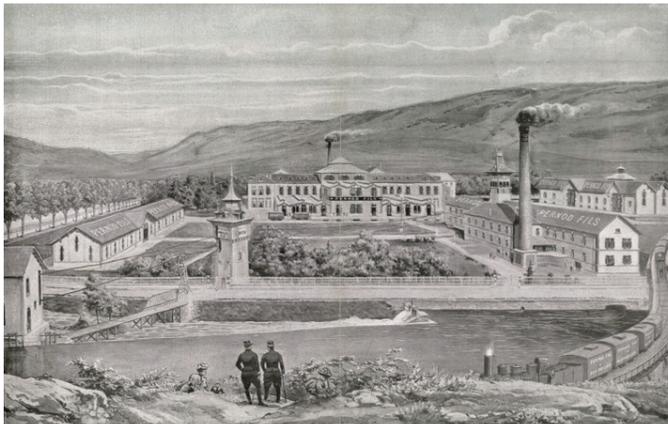


Du côté du Musée

L'absinthe Pernod Fils, une aventure industrielle



Vue générale de l'usine, Editeur Dentu,
Maison Pernod Fils, 1896

En 2017, pour mettre en lumière un élément phare du patrimoine industriel et gastronomique pontissalien, le musée de Pontarlier consacre une exposition à la thématique de l'absinthe, et plus particulièrement à la toute première maison installée à Pontarlier.

Répartie dans trois salles du premier étage, l'exposition « L'absinthe Pernod Fils, une aventure industrielle » ouvre ses portes le 1^{er} juillet. Elle retrace la formidable histoire de l'entreprise Pernod Fils depuis l'arrivée en France de son fondateur Henri-Louis Pernod en 1805 jusqu'à l'interdiction de l'absinthe en 1915.

Le premier espace, invitation à la découverte, propose de visiter l'entreprise pour découvrir ses installations et les processus de fabrication de l'absinthe. Grâce à l'utilisation de l'électricité et de machines à la pointe de la technologie, les quantités d'absinthe produites augmentent sans cesse. Seul l'incendie survenu en 1901 freine un temps la cadence de production. Mais l'usine renaît de ses cendres selon des principes de reconstruction innovants et résistants au feu. La production repart alors de plus belle.

L'absinthe Pernod Fils, conditionnée dans des fûts et bouteilles de différentes contenances, est expédiée en France et partout dans le monde. Le « Pernod », qui devient synonyme de qualité, connaît un succès fulgurant. Dès lors, la marque attire les convoitises de maisons concurrentes qui cherchent à profiter de son nom, voire, à contrefaire ses produits.

Un tel succès n'aurait pas été possible sans personnel. C'est pourquoi une part importante de l'exposition est consacrée à sa présentation à travers les traits de son directeur technique : Arthur Borel. L'occasion d'aborder les conditions ouvrières et les avantages sociaux accordés par l'entreprise à ses employés.

Issues des collections du musée et de nombreux prêts, environ 150 œuvres constituent l'exposition et révèlent des pans entièrement inédits de l'histoire de la distillerie Pernod Fils.

Marie GALVEZ

« L'absinthe Pernod Fils, une aventure industrielle »
A découvrir au musée de Pontarlier du 1^{er} juillet au
5 novembre 2017.

Hommage

Encore un de nos Amis qui s'en va ! Mr. le Docteur Lecomte des Floris nous a quittés au mois de mai dernier. Pendant près de vingt ans il a animé la Commission Faïence des Amis du Musée avec Mme Bloch. Ils ont étudié, classé, identifié, étiqueté et rangé cette importante collection qu'ils ont également enrichie en achetant des pièces qu'ils jugeaient intéressantes pour la cohérence de cette collection. Et, en collaboration avec le Musée, ils ont mis sur pied une série d'expositions temporaires sur la faïence pour faire connaître et vulgariser ce sujet qui pouvait paraître difficile pour bon nombre de visiteurs. Leurs travaux ont été essentiels et c'est un grand remerciement que nous adressons au Docteur Lecomte en guise d'adieu. Travailler avec lui et avec Mme Bloch fut toujours un grand plaisir et une source permanente d'enrichissement. Les Amis du Musée adressent leurs très sincères condoléances à toute sa famille.

Editions

Histoire économique et sociale de Pontarlier L'odyssée d'une aventure humaine* par Daniel Lonchamp

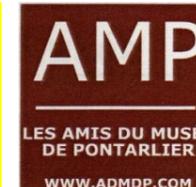
Du passage des légions romaines jusqu'aux flux frontaliers actuels, l'histoire économique de Pontarlier a toujours dépendu de sa position frontalière et si la route l'a enfantée, ce sont les industriels suisses qui sont venus lui apporter la prospérité, voire la notoriété à l'époque contemporaine. Grâce à leur dynamisme, la capitale de l'absinthe a été universellement connue, les automobiles ZEDEL ont rayonné à travers le monde, les Cycles Mervil se sont illustrés sur le Tour de France... ce qui a engendré de profondes mutations sociales et un nouveau paysage urbain. Mais comme les hommes, les entreprises naissent, se développent, puis disparaissent. Les grandes sagas industrielles, de l'Absinthe à FCI-AREVA, ont connu des fins tragiques. Encore une fois le salut est venu de la Suisse qui attire des milliers de frontaliers et qui participe à l'essor exceptionnel du commerce local. Aujourd'hui la capitale du Haut-Doubs présente un visage équilibré, composé d'un secteur industriel diversifié, d'un secteur tertiaire dynamique avec un commerce dominant et un tourisme bien réel qui peine à exploiter ses atouts. Toutes ces racines donnent un sens au développement de Pontarlier, qui, îlot de prospérité, fait figure de ville privilégiée.

*En vente chez votre libraire



La Lettre des Amis du Musée de Pontarlier
Directeur de publication : Ph.CHAPON
Rédacteur en chef : F.HERARD
est une publication réservée aux adhérents de l'association
Les Amis du Musée de Pontarlier
2 place d'Arçon, 25300 PONTARLIER
Tél. 03 81 38 82 12 - fax. 03 81 46 84 34
www.admdp.com
© reproduction interdite

La Lettre des Amis du Musée de Pontarlier



Juin-juillet-août 2017

Les artistes qui se contentent de développer leurs dons n'arrivent pas à grand-chose. Ceux qui laissent une trace sont ceux qui ont la force et le courage d'explorer et d'exploiter leurs carences.

Simon LEYS (pseudonyme de Pierre Ryckmans (1935 –2014)
écrivain, historien de l'art, sinologue et professeur d'université
Le studio de l'inutilité

Pontarlier à la loupe

Le couvent des Capucins

Les Capucins qui s'installèrent en Franche-Comté venaient d'Italie et de Savoie et leur premier couvent fut implanté en 1582 à Salins d'où ils essaimèrent successivement à Vesoul, Besançon, Champlitte, Pesmes, Lons-le-Saunier, Poligny, Belfort...

En 1614, le Magistrat de Pontarlier rejette leur demande d'installation : (...) *Au lieu de l'accueil bienveillant qu'ils rencontraient partout, ils ne trouvèrent dans cette ville qu'une indifférence très voisine de l'hostilité, puisque le conseil, après avoir délibéré, refusa de les recevoir. Ils avouent, du reste, très humblement qu'il y eut une seule voix en leur faveur.*

En 1618 les Capucins reçoivent l'autorisation de s'installer à Pontarlier. Il semble que la prédication du Père Ambroise (de Salins) ait été pour beaucoup dans l'acceptation du Magistrat. La construction de leur couvent - placé sous la protection de Notre-Dame de Montaigu - fut financée par six familles bourgeoises de la ville.

Un *État des maisons et biens situés sur le territoire de Pontarlier* conservé aux archives municipales nous précise qu'en 1694 les Capucins de Pontarlier possédaient un couvent au faubourg Saint-Pierre, composé d'une maison et de divers bâtiments en bon état, capables de loger 20 religieux (quoique la communauté ne soit que de 12 personnes), estimé 10 000 livres sans compter l'église.

Leurs charges principales étaient la prédication, la mission et l'obligation de dire gratuitement dans leur église des prières pour les calamités publiques. En 1659 ils reçoivent 300 francs pour les frais d'un voyage à Lorette par ordre du Magistrat.

L'ordre des Capucins suivait une règle de pauvreté qu'ils appliquaient aussi dans la construction de leurs

couvents dont l'architecture était simple et rigoureuse, limitée à l'essentiel et dépourvue de décors. Le couvent de Pontarlier était constitué de trois corps de bâtiments conventuels à deux niveaux, bordant une petite cour intérieure dont le quatrième côté jouxtait la chapelle. Celle-ci était composée d'une nef, d'un chœur et d'un avant-chœur flanqué d'une sacristie. La bibliothèque située au-dessus du chœur et de l'avant-chœur semble avoir été assez riche.

A l'occasion de l'incendie du faubourg Saint-Pierre le 4 avril 1754, le couvent et sa bibliothèque sont détruits, l'église étant seulement endommagée.

A la Révolution les Capucins sont chassés (1793) et leurs bâtiments sont mis en vente. La chapelle est alors successivement utilisée comme fonderie, annexe de la distillerie Junod, salle de cinéma avant d'être rachetée par les autorités religieuses de Pontarlier qui y inaugurent, en 1924, un nouveau lieu de culte destiné à être une chapelle de secours au centre du quartier



populaire qui s'étend au-delà de la porte Saint-Pierre, le long des rues de Salins et de Besançon. La chapelle des Capucins perd à nouveau ses fonctions religieuses avec la construction de l'église Saint-Pierre en 1966 : elle est utilisée comme garage jusqu'à son rachat en 1986 par la ville qui, après quelques tergiversations, décide de la consacrer à l'extension du Musée municipal pour y accueillir, après

diverses transformations et aménagements spécifiques, les collections archéologiques et les expositions temporaires du Musée. Mais le projet est remis en cause par la municipalité suivante et finalement abandonné. Les bâtiments conventuels ont été transformés en logements dans le cadre d'une opération immobilière privée tandis que la chapelle reste propriété municipale.

Joël GUIRAUD

Bibliographie :
Abbé J. Morey, *Les Capucins en Franche-Comté*, 1881
J.GUIRAUD, *Pontarlier de A à Z*, Ed.Cêtre, 1995

Histoire

Quand les Bernardines de Pontarlier grattaient les Madones !

Les Bernardines participent de cette floraison exceptionnelle, inégalée et inédite, d'ordres religieux au XVII^{ème} siècle. Portées par l'élan de la vigoureuse Réforme catholique comtoise, ce ne sont pas moins de cinq fondations religieuses qui s'implantent à Pontarlier durant la première moitié du XVII^{ème} siècle. Les Bernardines s'installent en 1665 dans une maison près du Faubourg Saint-Pierre avant de déménager près des Jésuites. Mais, comme le souligne Bernard Olivier, suite à « *des problèmes relationnels avec ces derniers* », « *elles achètent alors au magistrat l'ancien collège établi dans le vieux château où elles font construire un vaste couvent doté d'une belle chapelle* ». ¹ Elles ont compté jusqu'à 40 religieuses. Il en reste 24 en 1790. ²

Le paysage religieux pontissalien est très marqué par la dévotion à Notre-Dame des Ermites. La Vierge noire d'Einsiedeln peut être considérée, à bien des égards, comme une vierge combative au service de la Contre-Réforme catholique. Sa diffusion, à la fin du XVII^{ème} siècle, en Comté a pour rôle de renforcer les défenses du catholicisme le long d'une frontière religieuse sensible.

Cette vierge protectrice épargne Pontarlier des flammes à deux reprises en 1675 et 1680. Les Pontissaliens sont attachés à la Madone des Ermites. Cette statue originale est ramenée à pied depuis le sanctuaire helvétique, grâce à l'entremise de l'abbé Jacquet, sorte d'émissaire comtois à Einsiedeln. Une messe du feu sera longtemps dite à Saint Bénigne. L'abbaye d'Einsiedeln conservera, jusqu'en 1798, l'ex-voto de Pontarlier sur un mur, face à la Sainte Chapelle. Ce dernier sera détruit lors de l'invasion française et du sacage du monastère bénédictin.

Les Bernardines de Pontarlier témoignent à leur façon de ce lien fort qui unit Pontarlier à Einsiedeln. Les archives de cette abbaye en conservent les traces. Le 23 avril 1750, Sœur Marie-Anne-Thérèse Lalot, la supérieure du couvent de Pontarlier, adresse une lettre à l'abbé d'Einsiedeln. ³ Fin avril 1750, une pèlerine vicairie, qui accomplit un pèlerinage par procuration au nom des Bernardines, arrive à Einsiedeln porteuse de cette missive, « *puisque nous ne pouvons voir l'original de cette mère de grâce* ». La lettre en question comporte trois points.

Dans un premier temps, il s'agit d'une convention pour 30 messes avec 16 sols d'offrandes au nom de la communauté. Le document comporte la liste des dons des 18 Bernardines. Il est également une déposition pour l'enregistrement dans le *Livre des Miracles* de deux grâces miraculeuses attribuées à Notre-Dame des Ermites. En effet, Anne Petite (Veuve de Sieur Moréal, bourgeoise de Pontarlier) est victime d'une fièvre maligne. Agonisante, les derniers sacrements lui sont administrés. De même, Alexandre Cartier risque de perdre accidentellement un œil : « *se servant d'eau forte pour crayonner la plume quelle tenoit en étant toute remplie lui sauta dans un œil. Selon toute apparence il devoit être perdu* », peut-on lire dans cette déclaration de miracle.

Ces deux miracles pontissaliens rejoignent la liste des 450 miraculés imputés à l'action de la Vierge noire d'Einsiedeln dans l'ensemble des terres de catholicité de l'Est de la France depuis le XVI^{ème} siècle.

Surtout, cette relation est particulièrement intéressante car révélatrice des mentalités et des pratiques religieuses. On apprend ainsi que des messes sont dites devant la statue de Notre-Dame des Ermites à Saint Bénigne pour la guérison d'Anne Petite. Dans les deux cas, on a recours à une pèlerine par procuration. On fait également la promesse d'une messe devant la Sainte Chapelle. On pratique aussi une neuvaine devant une « *image de pâte* » de la Vierge d'Einsiedeln. Ce troisième point évoqué dans cette correspondance met en lumière cette pratique singulière des Madones à gratter. Il mérite que l'on s'y attarde.

Ces petites figurines sont des relais essentiels à cette dévotion mariale. Les Bernardines de Pontarlier en réclament à Einsiedeln [Fig.1 à 3]. L'usage de ces *Schabmadonna*, ou *madone à gratter*, à destination des pèlerins, est déjà évoqué par l'abbé Claude Jacquet qui met en garde contre la vente devant le sanctuaire de fausses images de terre vendues par les marchands officiant directement sur le parvis de l'abbatiale. Il invite les pèlerins à la prudence pour se procurer ces « *images de terre [que l'] on donne gratis seulement aux dévots pèlerins dans notre couvent, puisque les autres qu'on vend et achète sur place devant l'église et dans le bourg sont fausses et n'on rien de saint que la seule figure extérieure, quoique pour engager les simples, les vendeurs (...) disent qu'elles soient bonnes et benies, je vous assure pourtant que jamais elles n'ont été et ne seront benies ; c'est pour quoi ceux qui en souhoyent des véritables se doivent adresser ou à la porte du Couvent, ou devant l'église au frère qui est constitué pour recevoir les messes* » ⁴. Les véritables images sont donc « *composées de terre grasse dans lesquelles on mêle plusieurs précieuses reliques* ». De nombreuses guérisons de diverses maladies graves sont attribuées à l'utilisation de la poudre d'une image de Notre-Dame des Ermites que l'on gratte en cas de nécessité, ce qui leur a valu l'appellation de *madones à gratter*. Cette technique n'est pas si étonnante si l'on songe que les onguents médicaux de l'époque étaient solides. On devait les gratter pour obtenir la poudre aux vertus médicales.

L'huile de la Sainte Chapelle, pieusement prélevée, est parfois utilisée en association. Les fidèles prêtent également des vertus à la fois thérapeutiques et protectrices aux nombreuses images pieuses ramenées de pèlerinage. Elle protège la ferme contre l'incendie. Pour se mettre à l'abri de la foudre, certains brûlent un cierge provenant du sanctuaire de la Madone noire. Cette image pieuse se transforme également en bouclier contre la présence du Diable, ou contre les balles. Cette exigence populaire se retrouve jusque dans des périodes récentes. Guy-Georges Lésart rapporte dans son étude sur le culte marial en Franche-Comté au XIX^{ème} siècle, la réponse du prêtre de Lievreumont à une enquête, en 1938 : « *En son honneur, à lieu chaque année ce que les paroissiens appellent " la procession du vœu"... Les paroissiens ont tellement confiance en la protection de la très sainte Vierge qu'ils ne pourraient tolérer qu'un curé ne la fit pas. Il faudrait, comme ils me l'ont dit en arrivant, que ce curé fit ses malles pour transporter ses pénates ailleurs* » ⁵.

Progressivement, les Bénédictins d'Einsiedeln vont encadrer ces pratiques et faire la chasse aux superstitions, au magisme. On finit par interdire les madones à gratter et les images qui se mangent à des fins thérapeutiques, après avoir tenté de réguler la vente de ces derniers par les marchands installés sur le parvis du monastère. Beaucoup plus tard, en 1925, les évêques suisses ont édité un règlement strict sur les pèlerinages où il est précisé que seuls les objets de dévotion qui ont été bénis ont une aura de sacralité ⁶.

Ce phénomène des images pieuses à consommer n'est pas spécifique à Einsiedeln. Il est mentionné dans plusieurs sanctuaires. Ainsi à Altötting (Bavière), en 1912, on peut encore en acquérir contre cinq pfennigs, avec la mention au dos « *boire avec de l'eau en cas de choléra* ». La manducation des images distribuées dans les sanctuaires mariaux est, en effet, bien connue. : « *les fidèles obtiennent le secours de l'image, à l'instar des reliques, par la vue, le toucher et la manducation* » ⁷. Ces pratiques thaumaturgiques bien documentées par les médiévistes connaissent des survivances dans la période moderne, et au-delà. Mais l'usage des Madones à gratter semble être une spécificité exclusive du sanctuaire d'Einsiedeln.

On retrouve le même phénomène attesté chez les Bernardines de Pontarlier en Savoie, à Annecy, chez les Visitandines, en 1698, quand des Madones à gratter sont jetées dans l'incendie de leur couvent pour le circonscire. A cette occasion, on constate la même implication décisive de l'abbé Jacquet dans la diffusion de cette pratique. A cet égard, il n'est pas innocent de relever, dans la lettre de Sœur Marie-Anne-Thérèse Lalot adressée à l'abbé d'Einsiedeln, que les Bernardines déclarent avoir lu le livre de l'abbé Jacquet : « *nous avons remarqué dans le livre des miracles (...) que l'on peut avoir de véritables que celle que vous donnez chez vous* » (...) « *de nous en donner le plus que vous pouvez* ».

Ce dernier est une cheville ouvrière fondamentale de cette dynamique mariale. Les écrits de l'abbé Claude Jacquet vont jouer un rôle majeur dans la promotion de la dévotion à la Vierge noire en Comté et au-delà ⁸. Ancien curé de Saint Etienne à Pontarlier (1658-1671), chanoine de l'église métropolitaine de Besançon, Docteur en droit canon, profond dévot de Notre-Dame des Ermites, il se retire à Einsiedeln de 1684 à sa mort. Il sert d'intermédiaire entre les communautés comtoises, ses compatriotes, et le sanctuaire helvétique. Par extrapolation, on pourrait dire qu'il devient l'ambassadeur comtois à Einsiedeln, sans en avoir le titre. On s'adresse à lui pour obtenir une copie de la Vierge noire. Ainsi, il permet à l'abbé Jean Toitot, en 1705, de rapporter une réplique de la Madone d'Einsiedeln pour son église de Chazot. Il en est de même pour Pontarlier (1690) ou Plaimbois-du-Miroir (1702).

En définitive, ce document des Bernardines de Pontarlier met en lumière une pratique religieuse dont la portée sera considérable pour les pontissaliens. En effet, encore en 1853, une pèlerine-vicairie se rend à Einsiedeln pour y demander des prières imprimées. Elle y atteste alors d'un nouveau miracle relatif, une fois encore, à un incendie qui menace l'église et les maisons environnantes : « *Plusieurs personnes du quartier s'empressent d'invoquer Notre-Dame des Ermites et de l'appeler au secours et au même instant on peut sur le champ arrêter les progrès du feu qui brûla la*

seule maison où il avait pris ». De toute évidence, Notre-Dame des Ermites est consubstantielle à l'identité religieuse du haut-Doubs pontissalien.

Jean-Michel Blanchot
Doctorant Université Lyon 2
Juin 2017

- 1- MALFROY (Michel), OLIVIER (Bernard), GUIRAUD (Joël), *Histoire religieuse de Pontarlier et du Haut-Doubs*. Besançon, Cêtre, 1985, p.83.
- 2- Id, p.109.
- 3- K.A.E (Archives de l'abbaye d'Einsiedeln) : A.SE[4]31 : lettre du 23 avril 1750.
- 4- JACQUET (Claude), *Histoire de l'origine, du progrès et de l'état présent de la sainte chapelle de Notre-Dame-des-Ermites de l'illustre abbaye d'Einsiedeln, en Suisse*. Einsiedeln, pp. 609-610 [Réédition de 1733].
- 5- LESART (Guy-Georges), *Notre-Dame du Doute. Le culte marial en Franche-Comté (du XIX^{ème} siècle au début du XX^{ème} siècle)*. Besançon, Cêtre, 2006, p.83.
- 6- KALIN (Kari), *Schauplatz katholischer Frömmigkeit. Wallfahrt nach Einsiedeln von 1864 bis 1914*. Fribourg, Academic Press Fribourg, 2005, p.54.
- 7- Cf. le colloque « *L'image. Fonctions et usages des images dans l'Occident médiéval* » (1992) : historiens et anthropologues qui s'interrogent sur le pouvoir des images y ont montré que l'utilisation à des fins apotropaïques des images n'est pas spécifiquement liée à une mentalité populaire. Il est partagé par toutes les couches de la société. Comme le souligne Dominique Rigaux, le Pape Grégoire Le Grand, en personne, sacrifiée à la tradition puisqu'il promène, dans les rues de Rome, une image miraculeuse de la Vierge pour éloigner la peste de la ville.
- 8- **Au sujet de l'abbé Jacquet, voir : Archives Municipales de Pontarlier : BB.3 (1683-1781)** : Le chanoine Jacquet apporte une image en relief de la Vierge, tirée sur l'original de celle de Notre-Dame des Ermites, dont il fait présent à la ville, 6 juin 1690. Le chanoine Jacquet apporte des lettres testimoniales justifiant que l'image en relief de Notre-Dame des Ermites qu'il a donnée est conforme à la véritable d'Einsiedeln, dépôt de ces lettres dans les archives de la ville, 22 mai. **CC. 66 (1688)** : 9 frcs au chanoine Jacquet pour service célébré au nom de la ville, en l'église de Notre-Dame des Ermites lorsqu'on y suspendit le tableau représentant Pontarlier. GG.23 (1647-1692) : 31 août 1658 : Claude Jacquet, doyen de la Montagne est pourvu de la cure de Saint Etienne en remplacement d'Anatoile Panyer (...) **GG. 57 (1638-1789)** : Inventaire et description des titres, actes et papiers appartenant à Claude Jacquet, prêtre, docteur (...) demeurant à Notre-Dame des Ermites en Suisse, 1693. **Cure Saint Bénigne, Pontarlier** : Lettres testimoniales d'Einsiedeln qui attestent de l'authenticité de la statue translaturée d'Einsiedeln à Pontarlier par les soins de l'abbé Jacquet.



Fig. 1- Madones à gratter à destination des pèlerins d'Einsiedeln. Collection particulière.



Fig.2.

Fig. 3.

Représentation au dos des madones à gratter soit des armes de l'abbaye (Fig.2) soit des deux fameux corbeaux de la légende de Saint Meinrad avec la signature de l'atelier (Fig.3).

Les Schabmadonna d'Einsiedeln

Clichés Jean-Michel Blanchot